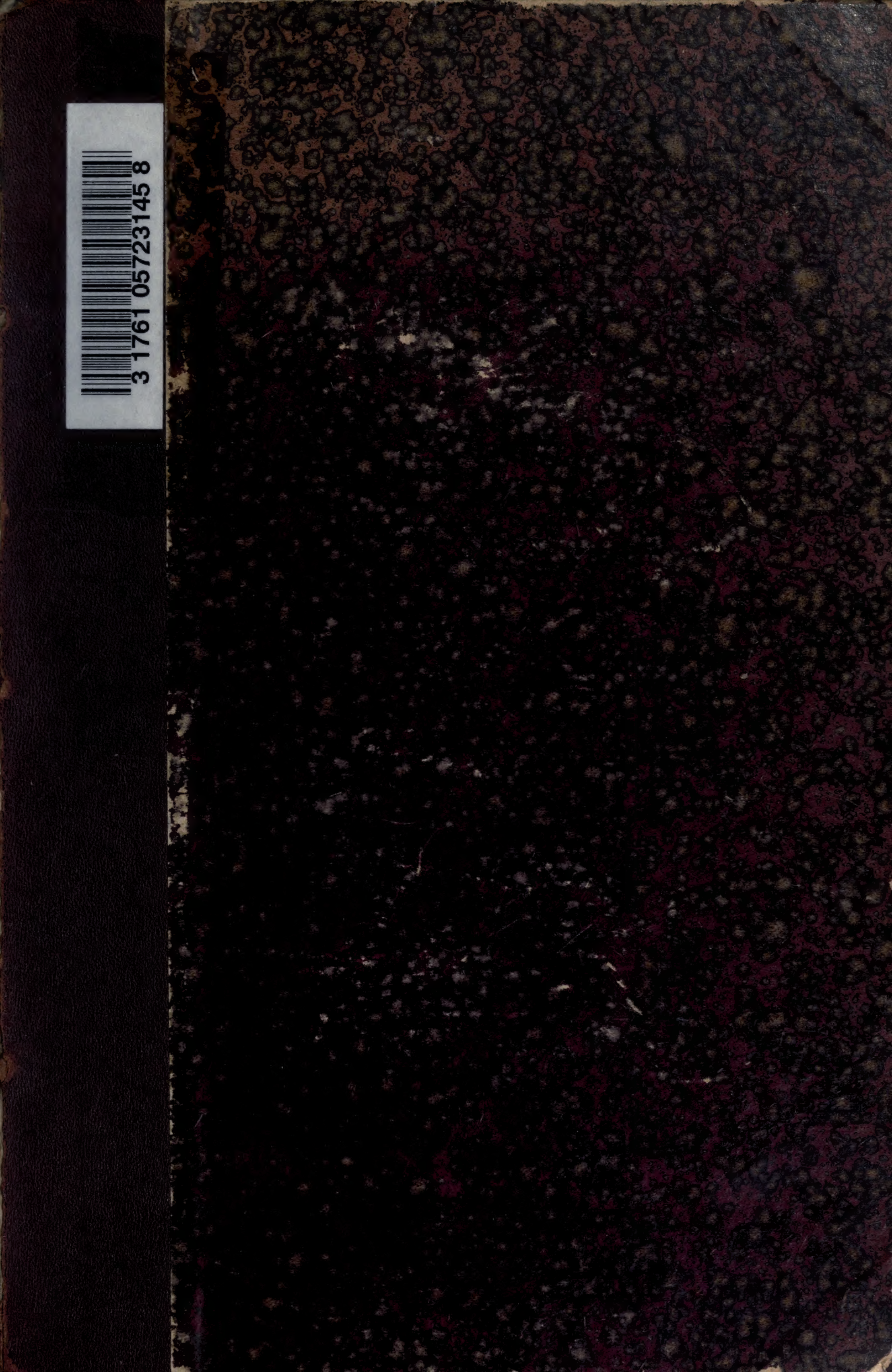
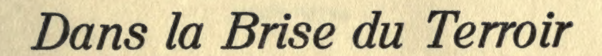

3 1761 05723145 8



Dans la Brise du Terroir

ALPHONSE DESILETS
de la Société des Auteurs Canadiens

DANS LA BRISE DU TERROIR

POÉSIES

Trente-trois de ces poèmes ont été couronnés au concours d'Action intellectuelle 1921.

CHEZ L'AUTEUR
35 Avenue Cartier, 35
QUEBEC

1922



I

SUR LA ROUTE ENCHANTÉE


LIBRARY
OCT 17 1972
UNIVERSITY OF TORONTO



Aux temps heureux

J'EUS autrefois l'illusion
Que reviendrait le temps des pages
Où, par les bourgs et vasselages,
Les bardes disaient leur chanson.

C'était l'âge naif et tendre
Où l'âme populaire aimait
Qu'on la berçât d'un triolet,
Et tous accouraient pour l'entendre.

Sur tous les seuils, dans les hameaux,
Jongleurs, ménestrels et harpistes
Vendaient leurs couplets gais ou tristes
Pour un sourire et des gâteaux.

Et si leurs douces cantilènes
Avaient l'heur de charmer, un jour,
Le coeur las ou le triste amour
De ravissantes châtelaines,

De par l'ordre sacré du Roi,
Sous les éclairs des hallebardes,
Au son des tambourins, les bardes
Devenaient chevaliers, de droit.

Car, dans la paix ou dans la guerre,
Les troubadours, porte-bonheur,
Egayaient la garde d'honneur
De Sa Majesté débonnaire.

Lors, leurs poêmes enflammés
Faisaient d'amoureuses conquêtes,
Aux temps heureux où les poêtes
Etaient aimés......



Lettre à l'amie

CHERE Petite, s'il est vrai
Que, dans la vie, on ne devrait
Jamais quitter ceux que l'on aime,
Il faut pourtant gagner son pain
Et, parfois, au pays lointain
Partir quand même.

Mais, n'allez pas croire mon coeur
Frivole, infidèle ou moqueur,
Car bien souvent mon âme est pleine
De chagrin et d'éloignement,
Et c'est pour vous que votre amant
A tant de peine.

Aux pays où j'ai voyagé,
Parmi tant de monde étranger,
Je n'ai vu reine ni bourgeoise
Ayant de plus riches bijoux
Que votre sourire si doux
De villageoise.

Dans la campagne où, chaque jour,
Je marche en traçant mon "labour"
La Terre est ma seule adorée,
Et pour elle seule, après vous,
J'ai rêvé d'amour à genoux,
Terre sacrée !

Lorsque le crépuscule blond
Dore les champs et la maison,
Au fond de mon âme fidèle
J'appelle les jours de bonheur
Où je vous aurai sur mon coeur,
Ma toute belle !

Et puis je songe, chaque soir,
Que vous devez bien vous asseoir
Devant la lune, à la fenêtre,
Et que, de votre nid douillet,
Vous lui jetez quelque billet,
Pour moi peut-être !

Ecrivez-moi que, de si loin,
Votre petit coeur a besoin
De mon amitié souveraine :
Alors, dans vos rêves si doux,
Je reviendrai, chantant pour vous
Ma cantilène....

Malgré les ennuis attristants
Je pressens bien que le printemps
Aura des airs de fiançailles,
Et que, pour fêter notre amour,
Le soleil dorera le jour
        Des épousailles.

Chère Petite, en terminant,
Je vous embrasse tendrement;
Mon coeur achève son carême.
Et bientôt, si Jésus le veut,
J'irai vous dire encore un peu
        Que je vous aime......



Partir !

DANS ma cabine, à bord, un soir silencieux.....
Je rêve de partir pour un lointain voyage.
Par un matin d'automne, alerte et radieux,
Le vaisseau lève l'ancre et nous quittons la plage.

D'étranges oiseaux blancs surgissent dans les cieux.
Un flot d'argent ruisselle aux franges du sillage ;
La fraîcheur du ciel clair a réjoui nos yeux
Et le drapeau s'agite au faîte du cordage.

Tout à coup, voici que s'illustre l'horizon
De clochers solennels et de fraîches maisons
Où sourit, en rêvant, la Princesse Lointaine !

L'espérance nous berce au rythme des flots verts.
Et je songe, anxieux, qu'à l'aurore prochaine,
L'Amour m'accueillera dans ses bras grands ouverts.....

Sur le Saguenay

LE Saguenay majestueux
Ses eaux profondes et tranquilles,
Ses anses calmes, ses presqu'îles
Et ses rochers audacieux,

Du matin clair au crépuscule
Protègent paternellement
Le solide et fier bâtiment
Et la nacelle minuscule.

Que le ciel pleure ou que la nuit
Assombrisse soudain ses voiles,
La rive s'allume d'étoiles
Et le vaisseau glisse sans bruit.

Si le vent mauvais se déchaîne,
La baie hospitalière attend
La voile inquiète et lui tend
Ses bras fleuris d'orme et de chêne.

Un charme exquis surgit encor
Dans la fraîcheur inattendue
D'une chapelle humble et perdue
Ici ou là, dans le décor.

Or, Notre-Dame des Marées,
Qu'invoquent les marins pieux,
De tout temps défendit ces lieux
Des catastrophes éplorées.

Ce fleuve enseigne au voyageur
La bonté puissante et discrète.
A sa voix grave, le poète
A senti s'élever son coeur.



Pastorale

DITES, bergères, voyez-vous ?
Voici que s'en vont sur vos grèves
Les brebis blondes de mes rêves
Et qu'elles bêlent après vous.
Dites, bergère de mes rêves !....

Dites, bergère, voulez-vous
Garder dans votre bergerie
Mon coeur fidèle à sa chérie
Et qui n'a de repos qu'en vous ?
Dites, bergère, ma chérie !....

Dites, bergère, entendez-vous ?
La cloche d'argent carillonne
Devers la chapelle mignonne
Ouverte à l'aurore, pour vous.
Dites, bergère, ma mignonne ?....

Dites, bergère, viendrez-vous ?
La sente neuve est parfumée
De rose et de jacinthe aimée
Dont le bouquet se tend vers vous !
Dites, bergère bien-aimée ?....

Dites, bergère, m'aimez-vous ?
Nous irons boire à la fontaine
Qui coule vers la mer lointaine
Et je veux y boire avec vous...
Dites, bergère, ma Lointaine ?.....



Ronde des fleurs qui ne faneront pas....

LES roses que tu m'as données
Depuis longtemps seront fanées,
Mais dans mon coeur, de jour en jour,
Croîtront les fleurs de mon amour.

Les roses que tu m'as données
Depuis longtemps seront fanées,
Mais dans mon coeur, pour te bénir,
Vivront les fleurs du souvenir.

Et malgré l'âge et les années,
Malgré l'effort des destinées,
Tant que luira le jour vainqueur,
Je conserverai dans mon coeur

Les roses que tu m'as données !



Quand les lilas.......

QUAND les lilas seront fleuris,
Devant les fenêtres décloses
Sourira la gaîté des roses
Dans ses petits yeux attendris.

Nous nous regarderons, surpris
De trouver tant de fleurs écloses
Devant les fenêtres décloses,
Quand les lilas seront fleuris !

Nous découvrirons mille choses
Dans nos regards et dans nos ris ;
Et nous nous sentirons épris
De serments et d'apothéoses,

Quand les lilas seront fleuris !



Je suis riche

A présent je suis riche
Puisque j'ai ton amour ;
Aussi, ne serai chiche
De t'aimer en retour.

Puisque rien ne me manque
Je suis riche, en effet.
Ton amour est ma banque,
Mon bonheur est parfait.

Donnant pleine mesure
A qui me tend la main,
J'emprunte avec usure
L'or dont ton coeur est plein.

J'attends les jours de grâce
Pour te rémunérer :
Tout l'amour que j'entasse
Je te l'apporterai.

Car j'ai la confiance,
Puisque l'intérêt court,
Qu'au temps de l'échéance
Centuplera l'amour !



Ritournelle

NOUS aimerons, point je n'en doute,
Quand renaîtront les clairs printemps
Où la jeunesse ornera toute
La paix des matins éclatants.

Nous aimerons, point je n'en doute,
Quand fleuriront les beaux étés
Et que nos rires sur la route
Seront par l'écho répétés.

Nous aimerons, point je n'en doute,
Par les automnes plus sereins
Quand les souvenirs, goutte à goutte,
Perleront de nos vieux refrains.

Nous aimerons, point je n'en doute,
Sous la froidure des hivers ;
Malgré les charmes en déroute,
Nos coeurs seront toujours ouverts....



Petit vieux, petite vieille

En chantant quelque vieux couplet
D'une romance inoubliée,
Lorsque, l'hiver à la veillée,
Tu te mettras à ton rouet ;

De peur qu'à mon vilain caquet
La laine de ta quenouillée
Tout à coup se trouve embrouillée,
Serai sage comme un bouquet !

Mais, quand j'aurai tout mis en boule
Les écheveaux que l'on déroule
Et que je pelotonnerai,

Avant que le dernier brin casse,
Si tu permets que je t'embrasse,
T'embrasserai !



En sabots

ET chaque matin, ma chérie,
Chaque matin qu'il fera beau,
Nous partirons dans la prairie,
Les pieds dans nos petits sabots !....

Et chaque midi, ma mignonne,
Chaque midi, sur le côteau,
Nous cueillerons les noix d'automne,
Les pieds dans nos petits sabots !....

Et chaque soir, ma bien-aimée,
Chaque soir, avant le dodo,
Nous danserons, l'âme embaumée,
Les pieds dans nos petits sabots !....



Je t'ai trouvée

C'EST elle que j'avais rêvée,
Me suis-je dit en te voyant.
Je ne te cherchais pas, pourtant ;
En mon chemin je t'ai trouvée.

Ce sont tes yeux que j'adorais
Dans les crépuscules d'octobre
Où le couchant de teinte sobre,
Dora la sente où je marchais.

Ce sont tes lèvres appeleuses
De baisers tendres et muets
Qui m'attiraient, silencieuses,
Vers les roses et les muguets.

Tes mains mignonnes m'apparurent
Dans le fin profil des roseaux
Dont de mystérieux pinceaux
Ornent les étangs qui s'azurent.

J'ai pressenti ta douce voix
Dans l'apaisante mélodie
Que le vent du soir psalmodie
En berçant le rêve des bois.

Ton sourire était dans l'aurore
Et ta douceur hantait la nuit...
Et tes tendresses d'aujourd'hui
Dans chaque nid devaient éclore.

Car je t'ai vue et m'en souviens.
Pourtant, tu m'étais inconnue
Avant que tu fusses venue
Du fond de mes désirs anciens !

En mon chemin je t'ai trouvée.
Je ne te cherchais pas, pourtant,
Mais me suis dit en te voyant :
C'est elle que j'avais rêvée.....



Prière des époux

NOUS avons joint, ce soir, nos mains affectueuses
Devant la mer qui chante et gronde tour à tour.
L'espérance et la foi priaient dans notre amour
Et nos âmes vers Dieu montaient silencieuses....

L'eau calme, sous nos pieds, en nappes onctueuses,
Etale ses colliers d'argent sur des velours.
Et le ruissellement qui murmure toujours
Hante l'immensité de voix mystérieuses.....

Ton regard s'est perdu devers les archipels
Dans l'océan d'azur aux ondes infinies,
Et j'ai rêvé ton rêve aux mêmes harmonies....

Pour que, malgré l'espace et les bornes mortels,
Nos âmes, dans la foi, vous restent mieux unies,
Seigneur, gardez notre âme ouverte à vos appels !......



Air de pipeaux

LORSQUE tu seras vieille
Et que je serai vieux,
Au jardin qu'ensoleille
L'oeillet capricieux
Nous irons, l'âme en joie
Par les matins jaseurs,
Sous la tente de soie
De nos pommiers en fleurs,
Ecouter la cascade
Que le clair rossignol
Module sous l'arcade
Des rameaux parasols....
Et ce sera merveille
D'y reposer tous deux,
Lorsque tu seras vieille
Et que je serai vieux.

Car notre âme attendrie
Aura su conserver
Sa chère idolâtrie
De l'idéal rêvé.
La clarté des aurores
Qu'on préfère aux midis,
Les couchants tricolores
Des beaux mois attiédis,
Et la douceur exquise
D'enivrer nos regards
A la valse indécise
De tant d'astres épars,
Ma petite chérie,
Ce bonheur achevé
Dans notre âme attendrie
Nous l'aurons conservé....

Et puisqu'un même Rêve
Scellera nos amours,
Avant que ne s'achève
La trame de nos jours
Je veux que dans l'intime
Et coquette maison,
Dans un culte anonyme,
Survive à la cloison
Sous des cadres antiques
Le pieux souvenir
Des heures extatiques.
Ainsi, vers l'avenir,
Parmi le Blé qui lève
Brillera pour toujours
La clarté du grand Rêve
Qui scella nos amours.



II

A LA GLOIRE DU SOL



A la Terre

COMME s'élève d'une amphore
Un lourd parfum de méringués,
Du fond des sillons fatigués
Ta chaude haleine s'évapore.

L'avril nouveau te remémore
Les chaumes verdoyants et gais
Que l'hiver avait relégués
Sous sa mantille unicolore.

Et tu ne sais pas oublier
La forme fragile et diverse
Des herbes que le zéphir berce,

Ni leur arôme printanier.
Car une vertu maternelle
Te conserve et te renouvelle.....

Le Credo de la fermière

FERMIERE suis et resterai
Et je suis heureuse de l'être :
Rien ne vaut le bonheur champêtre.
Même au sein d'un palais doré
Il est écrit que la Fermière
Est indispensable aux humains :
Rayez le travail de ses mains
Et vous désolerez la terre.....



Le Laboureur a dit

LA semaine est finie et la semence est faite ;
Demain nous chômerons puisque c'est jour de fête.

Seigneur, daignez jeter un oeil sur nos travaux :
Voici le laboureur, l'araire et les chevaux.

Sur le sol ameubli par le soc et la herse
Le blé fut répandu comme s'épand l'averse.

Nous n'avons épargné ni le grain ni l'engrais.
Et pour que les oiseaux qui nous suivaient de près

Aient eu leur part aussi, nous avons, sur la pierre,
Laissé couler un peu du sac en bandoulière....

Afin que le grenier regorge de moisson
Et que du blé doré naisse le pain de son ;

Afin que le cellier abonde et que la huche
Ne s'ombrage jamais des trésors de la ruche ;

Afin que chaque année, au pied du crucifix,
Mon épouse vaillante apporte un nouveau fils,

Soyez béni, Seigneur, dans la terre féconde
Dont la vertu nourrit et conserve le monde !



De la guerre à la paix

J'AI brisé mon épée
Pour reprendre le soc,
Et l'acier, dont le choc
Rythma tant d'épopée,
Tracera dans le sol
Un sillon où la vie
Ressurgira suivie
D'un indomptable envol.

Dans la terre sanglante
J'enfouis le froment,
Et l'orgueil, qu'en fauchant
Coucha la mort cinglante,
Fait place à la douceur
D'aimer dans l'espérance
Et la sainte abondance
Du pain réparateur.

Dans la plaine paisible
Où naîtront désormais
Les refrains que j'aimais,
Ayant l'azur pour cible,
J'ouvrirai vers les cieux
Le feu des étincelles
Où les rayons ruissellent
Des épis glorieux.....



La genèse du pain

A l'abbé Camille Roy.

"In luce"

DEVANT l'aube qui dresse aux portes du fournil
Le groupe solennel des chevaux d'attelage
Le semeur a compté, deux fois, selon l'usage,
Les grains qu'à la Saint-Marc le prêtre avait bénits.

Puis, il gagne les champs. De la glèbe encor chaude
S'exhalent des senteurs de chaume fermenté.
C'est encor le printemps et c'est déjà l'été
Car le rossignol chante et la marmotte rôde.

Sur la charrue en terre, où le coûtre apparaît,
Un rayon de soleil matinal se reflète;
Le semeur de froment, robuste et grand, s'arrête
Et son ombre s'allonge au loin sur le guéret.

Il a mis sous son bras le sac de toile grise
Et, d'un geste rythmique, arpentant les sillons,
Il fait pleuvoir autour de lui des tourbillons
De perles d'or dont le titillement le grise....

Et tandis que du jour montent les bruits stridents
A larges mains il sème, en songeant aux averses
Dont la terre a besoin pour que les tiges percent
Que l'on verra monter vers les midis ardents.

C'est par un matin clair, dans la lumière neuve,
Qu'apparaîtront les blés nouveaux-nés et nombreux
Et dont la multitude, à nos yeux anxieux,
Ravivra les espoirs dont la terre était veuve.

Les blés seront levés. Alors ils grandiront
Droits et forts et pressés les uns contre les autres.
Car les blés des anciens sont encore les nôtres
Et tout comme autrefois ils portent haut leurs fronts.

La terre est demeurée aux descendants fidèle.
Elle garde en son sein fécond tant de vertus
Que ceux qui l'ont aimée et qui se sont battus
Pour la servir ont su qu'ils seraient choyés d'elle.

—o—

"*Ardore solis*"

Par un beau jour d'été, sous les feux allourdis
Et brûlants du soleil, une musique étrange
Projette son écho sous l'arcade des granges
Et se mêle au crin-crin des grillons du midi.

C'est la chanson rythmique et vive des faucheuses
Qu'interrompt, par instants, le refrain familier
Des pierres sur la faulx et sur le javelier.
C'est l'entrain réjoui des tâches fructueuses.

Car, la moisson est mûre. Et, depuis quelques jours,
A l'ombre du vieux tremble, au coin de la remise,
Les hommes ont tourné la meule où l'on aiguise
Toutes les faulx et les faucilles d'alentour.

Maintenant ils s'en vont, haletants mais robustes,
Le long des pans dorés qui tombent derrière eux.
Et tandis que l'acier fléchit les blés houleux,
Des épis d'or, parfois, s'accrochent à leurs bustes.

Or, les boîteaux multipliés à l'infini,
Drus et beaux sous les ors de leurs monceaux énormes,
Aux regards éblouis étaleront leurs formes
En attendant d'aller dormir sur les fenils.

Car, la moisson est faite et l'heure en est venue
D'entasser jusqu'au faîte élevé des chevrons
Les gerbes lourdes qui, dans l'ombre, achèveront
L'effort mystérieux de leur vie inconnue.

—o—

"*Sub petra*"

Comme notre âme humaine, en un terme fatal,
Devra se séparer de la chair qu'elle anime,
Ainsi le blé verra sa dépouille anonyme
L'abandonner un jour sous le fléau brutal.

Car il devra quitter l'ombre des tasseries
Pour être après soumis aux séparations
Et subir le tourment des transformations,
Du crible et de la pierre, au fond des meuneries.

Et de tous les blés d'or que la gerbe enferma
Seuls les épis entiers auront pu trouver grâce
Dans le triage ultime et devront prendre place
Dans la fleur réservée à l'homme qui sema.

On les divisera du son que la moulange
N'aura pas trituré suffisamment d'abord ;
Puis on rejettera l'ivraie et le grain mort
Qui dans les champs, parfois, au bon grain se mélangent.

La meule les broiera. Ils seront tourmentés
Dans leur écorce rude et dans la fleur subtile
Afin qu'étant plus purs ils nous soient plus utiles.
Alors, dans le tamis, les blés seront blutés,

Or, la fleur de froment, la farine elle-même,
Qu'on dépouilla du gru, de la balle et du son,
Devra subir encor le feu de la cuisson
Avant d'avoir atteint l'utilité suprême.

—o—

"Ignis virtute"

La huche des anciens, depuis plus de cent ans,
A vu naître et mourir leurs mains laborieuses
Et c'est aussi, croit-elle, humble et silencieuse,
A cause d'elle un peu qu'ils sont partis contents.

Elle leur a fourni le pain qui réconforte
Et qu'ils ont partagé largement avec ceux
Qui passaient sur la route, affamés et honteux,
Et, le front découvert, mendiaient à leur porte....

Deux fois dans la semaine, au temps du bon vieux pain,
L'aieule ouvrait la huche où dormaient les farines
Et devant que la nuit eût touché les collines
Le pain montait déjà la planche du pétrin.

Elle allumait les feux aux rayons de l'aurore
Car, la pâte étant prête à la pointe du jour,
Il fallait réchauffer la garène du four
Avant d'y renfermer le pain et de le clore.

Or, c'était le moment mystérieux et saint
Où le blé devenu l'aliment comestible
Doit changer sa substance et rendre incorruptible
Le principe de vie enfermé dans son sein.

L'oeuvre ultime du feu qui brûle et purifie
S'accomplissait alors dans l'ombre et dans la paix,
Achevant le travail sublime qu'il a fait
Dans la terre où le blé s'accroît et fructifie.

Le feu puissant, divin et purificateur,
Dont l'ardeur a rougi le cèdre qui flamboie,
A vu naître aujourd'hui la force avec la joie
Dans le pain succulent et régénérateur.

—o—

"*Panis virum*"

Les hommes ont placé toute leur confiance
Dans ta vertu cachée, ô pain quotidien !
Lorsque Dieu départit l'Ancêtre de son bien
Il glissa dans son pain la sublime espérance.

Dépouillé de la forme âpre du châtiment,
Unissant des douceurs multiples de la manne
Aux saintes voluptés de l'amour qu'il émane,
Le pain renferme Dieu dans le Saint-Sacrement.

C'est le pain qui refait les forces dépensées
Et c'est de lui que naît le courage éternel
Dont se nourrit le coeur périssable et charnel
Où notre humanité retrempe ses pensées.

Le pain des anciens jours, le pain bis, le pain noir,
Etait plus savoureux à l'antique misère
Et portait les vertus fécondes de la terre
Dans le sang de la race attachée au terroir.

Nos aïeux, plus croyants, en se mettant à table,
Consacraient le repas d'un grand signe de croix
Afin que le Seigneur, touché de cette foi,
Leur gardât l'âme franche et le pain délectable.

Aussi sont-ils partis, dans le soir avancé,
Fiers et beaux dans leur force et robustes encore.
Et la terre a repris leurs coeurs en son amphore,
Mais leur cher souvenir ne nous a point laissés...

Le pain est fait d'amour, de force et de prière
Et c'est ce qui lui met de vivifiants parfums,
Car, ce sont les vertus des laboureurs défunts
Que renferme le blé jailli de bonne terre....

La bonne fermière

ELLE a l'allure agile et fière
Sous les sourires du matin,
Lorsqu'apparaît sa coiffe claire
Parmi les roses du jardin.

Les poules et les pigeons l'aiment ;
Comme une reine sur sa cour,
Par les dons que ses mains parsèment
Elle règne à la basse-cour !

Elle a l'amour de ses abeilles
Qu'elle estime comme ses soeurs ;
Aussi, c'est à pleines corbeilles
Qu'elle en retire des douceurs.

Et, la Fermière a l'âme heureuse ;
Car c'est l'amour et la raison
Qui la font douce et généreuse
Et qu'on admire en sa maison !



A l'homme des champs

BON laboureur à qui la terre
Ouvre les trésors de son coeur,
L'humilité de ton labeur
Grandit ton oeuvre humanitaire.

D'aucuns ont désiré pour toi
L'orgueilleuse et vaine science ;
Ton seul maître est la Providence,
Et ton seul livre c'est la Foi.

Donne-nous ta main courageuse :
Elle est si franche qu'on y sent
La générosité du sang
Qui rend ta fière race heureuse.

Sous les caprices des saisons,
La glèbe dure t'est soumise,
Et quoi qu'on veuille, et quoi qu'on dise,
Dieu t'a fait maître des moissons.

Nous vénérons ta main qui sème
La vie et la prospérité,
Et lutterons, en vérité,
Pour qu'on t'honore et que l'on t'aime.



Mon jardinet

**A Jean-Charles Magnan
pour ses élèves-jardiniers.**

J'AI mon petit domaine à moi,
Mon coin de terre où je cultive
Le blé, les pois, le chou, la cive,
Et j'en suis plus heureux qu'un roi.

Avec mon courage et ma bêche
J'ameublis le sol déchaumé ;
Bientôt, du grain que j'ai semé,
Germe une tige verte et fraîche.

Sous le soleil et sous les eaux
Qui réjouissent leurs racines,
Alors les plantules dessinent
Des feuillages et des rameaux.

Puis un bon matin des fleurs naissent,
Et mon coeur s'emplit de chansons
A l'espérance des moissons
Dont je contemple les promesses....

J'emporterai, d'un coeur joyeux,
Les bons fruits que la Providence
Fit éclore avec abondance
Grâce à mes soins laborieux.

Et je garderai pour la Terre
Un culte de fidélité.
Car j'apprends à la respecter
Dans mon petit jardin scolaire.



Invitation

LAISSE derrière toi la cité turbulente
Et n'en regrette pas le confort énervant,
Ni les soirs de gala, ni la table opulente
Où se perd le meilleur des forces bien souvent.

Viens-t'en goûter un peu de bonheurs moins factices !
Les vergers sont fleuris et leur parfum t'attend,
L'eau berce la chaloupe et t'offre ses délices,
Les oiseaux font leurs nids et t'appellent. Viens-t'en !

J'ai parfait mes semis et déjà les grains poussent.
Le trèfle fait la cour à la gesse des bois,
Et voici que bientôt les rondelettes gousses
Vont faire baptiser des fèves et des pois !....

Nous partirons tous deux à travers les campagnes.
Je te découvrirai des sites merveilleux
De pâturages gras au penchant des montagnes
Où paissent des moutons, des chevaux et des boeufs.

Nous escaladerons les hauteurs qui dominent
Ce pays de soleil; et c'est avec amour
Que nous promènerons sur la terre divine
Nos regards exaltés et graves tour à tour.

Devant nous surgira la mignonne rivière
Qui s'enfuit par les près aux cris du ouaouaron.
Elle baigne le pied des clôtures de pierre
Et mire la blancheur des chalets de bois rond.

Plus loin que le pont rouge et plus loin que les urnes
Des peupliers d'argent, apparaît un clocher :
La Trappe pénitente, aux offices nocturnes,
Où l'amour qui travaille et qui prie est caché.

La route qui conduit vers cette solitude
S'emplit, le soir venu, de poétique émoi :
Des troupeaux, lentement, montent sa pente rude
Et cadencent leurs pas aux accents du beffroi.

Et le petit village autour de son église
Est assis sous les pins chantants, au bord de l'eau.
Des voiles sont au port, que balance la brise
Et que le large invite en ce soir calme et beau.

Encadrant le décor, le Lac énigmatique
S'embrase au crépuscule. Or, les engoulevents,
Quand sonnera, très tard, la cloche monastique,
Monteront du rivage aux niches du couvent.

A travers la forêt un peu mystérieuse,
Alors, nous reviendrons sous mon toit nous asseoir
Ayant au fond des yeux l'image lumineuse
De la beauté féconde et calme du terroir.

Et ce soir-là, mon cher, en oubliant ta ville,
Tu me jalouseras peut-être et tu diras :
"Gloire soit aux terriens de la terre fertile
"Et bénis soient leur âme et leur sang et leur bras !"



A la brairie

AUTOUR de la Toussaint, quand le lin a roui,
Tout le long des ruisseaux, à l'aube ensoleillée,
On entend s'élever le refrain réjoui
Des brayeuses dansant en rond sous la feuillée...

Sur des perches de cèdre, en menus botillons
Le lin est délié. Raides, ses tiges sèchent
Au crépitement clair des aigrettes-paillons
Que la flamme enlaçante et blafarde pourlèche.

L'attiseur amoncelle au centre le brasier.
L'écochoir et la braie achèvent leur ouvrage.
Les peigneuses en sont à bout de s'extasier
Devant l'étoupe éparse en l'air du paysage.

Car la brumante arrive et le glas des défunts
Tintera tout à l'heure aux cloches villageoises.
Or c'est l'heure propice où l'on sait qu'un à un
Les mânes des anciens rôdent et s'entrecroisent.

Et c'est afin de les guider vers nos vallons
Et de leur rappeler qu'on est resté fidèle
Aux antiques vertus travailleuses, que l'on
Allume dans l'étoupe un grand feu d'étincelles...



Jeune hiver

LES grelots, ce matin
Réjouissent les routes
De leur timbre argentin.

Et l'oreille aux écoutes
Guette dans leur tin-tin
Des voix qui chantent toutes.

Car, c'est le jeune hiver
Qui naquît à l'aurore,
De point blanc recouvert.

Le jour n'est pas encore
Qu'un rire pur et clair
Perce l'écho sonore !

Le clocher matinal,
Sous son bonnet de neige
Chante au pays natal.

Et la forêt qu'assiège
Le givre ornemental
Tremble et se désagrège.

Quels sont ces oiseaux blancs,
Soudain éclos à l'aube,
Qui volent par les champs ?

Le chaume se dérobe,
Et sur les beaux étangs
La neige étend sa robe.

Tout est gai sous les cieux
Prodigues de lumières
Dont s'animent les yeux.....

Déjà renaissent, fières,
Dans mon rêve anxieux,
Les Roses printanières !



La nuit des abeilles

A Cyrille Vaillancourt,
à l'apiculteur et à l'ami.

UN dicton aussi vieux que les ruches de paille
Enseigne que l'abeille, au temps des floraisons,
Du couchant à l'aurore en silence travaille
Et ne dort qu'une nuit dans les quatre saisons.

Or, quand les prés sont nus et que l'hiver approche,
Dans des parfums de myrrhe, au fond des cloîtres clos,
L'essaim myriadaire aux arcades s'accroche
Et des rêves divins fleurissent son repos.

Quels bruits mystérieux, et dont l'oreille humaine
Ne fut jamais bercée, enchantent son sommeil ?
Est-ce l'écho des nuits qui, sous la lune pleine,
Goutte à goutte égrenaient les joyaux du soleil ?

C'est l'appel cristallin des grives matinales
Annonçant les retours de l'aurore éclatant,
Et la cloche d'invite aux laudes monacales
Qui prélude au réveil dans les clochers d'argent.

C'est le crin-crin joyeux et rythmé des faucilles
Qui fauchent les francs-foins devers les traits-carrés
Et celui des archets qui mènent les quadrilles
Aux soirs où l'épi rouge éclipse les dorés.

Et ce sont tous les bruits que l'homme et que les choses
Mêlent à la beauté du monde harmonieux,
Dont vibre leur mémoire au fond des ruches closes
Et dont rêvent, l'hiver, les essaims ténébreux.

Mais parfois une abeille inexpérimentée,
L'une de celles qui n'éclorent qu'après l'août,
Espiègle et curieuse à la porte arrêtée
Aventure sa tête et meurt d'un froid-de-loup.....

Cependant que là-haut, ayant au milieu d'elles
Leur reine vénérable et pourtant jeune encor,
Les anciennes se font un grand dais de leurs ailes,
La neige sur leur toit met des aiguillons d'or......



A Marie Rollet

A l'épouse héroique et vaillante de Louis Hébert.

VAILLANCE des coeurs maternels,
Vertus profondes et sublimes,
Toutes vos gloires anonymes
Remplissent ces jours solennels !

De la pénombre séculaire
Où dormait votre souvenir,
Un jour vous deviez revenir,
Et, c'est ce jour qui nous éclaire.

Car c'est la fête des mamans,
De nos grand'mères bisaieules
Et qui, dans nos mémoires seules,
Avaient leurs dignes monuments.

Notre piété filiale
En ce grand jour a réuni
Tout un héritage béni
De gratitude cordiale.

Car, vers toi nous avons tendu
Nos mains franches et bénisseuses,
O Mère des mamans heureuses
De qui nous sommes descendus.

—o—

Source féconde d'une race,
Epouse du "premier semeur",
Vois, comme une garde d'honneur,
Ta grande famille qui passe.....

Ce sont tes filles et tes fils
Qui, groupés autour de ce temple,
Tressaillent au sublime exemple
Des sacrifices que tu fis.

Ils ont gardé dans leur mémoire
Le culte ardent de piété
Que tu dictais avec bonté
Aux premiers-nés de notre histoire.

Ils savent les jours de douleur
Où tu laissas ta chère France
Pour te vouer à la souffrance
Dans l'exil ténébreux du coeur.

—o—

Compagne des jours solitaires,
Combien de fois sur le Rocher
Qu'il travaillait à défricher,
Tu suivis ce "faiseur de terres !"

Combien de fois, le long des nuits,
Où grondait l'inconnu sauvage,
Tu vins l'attendre sur la plage
En disant aux flots tes ennuis !

Ton âme généreuse et forte
S'était donnée à ce héros
Et, pour adoucir ses travaux,
Tu sus les mots qui réconfortent.

—o—

Malgré l'hostilité des temps,
Malgré la distance et les gênes,
Les pauvres enfants indigènes
Sous ta chaumière étaient contents.

Tu leur apprenais à connaître
La bonté puissante de Dieu
Dans l'eau, dans la terre et le feu
Qui servent l'homme comme un maître.

Tu leur disais l'affection
Qui doit unir dans la concorde,
La chrétienne miséricorde
Et la sainte Rédemption.

Ils t'écoutaient. Leur âme fruste
Et ténébreuse, sous l'éclat
De ton suave apostolat,
Se redressait fière et robuste.

Ils étaient beaux dans leur fierté,
Et dans leur droiture touchante
Tu voyais l'aurore naissante
D'une utile fraternité.

—o—

Or, tes petits-enfants eux-mêmes,
Héritiers de ton dévouement,
Ont conservé fidèlement
Ces leçons graves et suprêmes.

C'est pourquoi celles que tu vois,
Nos mères, nos soeurs, nos épouses,
Restent les amantes jalouses
Des traditions d'autrefois.

Voulant garder, toujours fidèles,
L'héritage de tes vertus,
Dans les chemins par toi battus
Elles ont marché devant elles.

Elles ont partagé le faix
Des nobles peines journalières,
Sachant bien qu'aux heures dernières
Leurs fils moissonneraient la paix.

Or, en évoquant ta mémoire,
O mère des premiers colons,
C'est de nôtre que nous voulons
Couronner aussi de ta gloire !.....



A la gloire du Sol

Aux mânes héroïques des premiers laboureurs canadiens; à Louis Hébert.

LES gloires du passé revivent parmi nous......
Ville des souvenirs glorieux et durables,
O cité de Québec! sur ton roc, les érables
Couronnent plus d'un front de leur feuillage roux.

Et tu n'as pas voulu, dans ton âme pieuse,
Oublier le plus humble et le plus généreux
De tous ces fiers soldats, ces apôtres, ces preux
Dont le sang et l'esprit, en moisson merveilleuse,

Ont germé par millions de dignes descendants.
Hébert le grand semeur, le vrai colon, l'ancêtre,
Avec son coeur d'apôtre et son geste de prêtre,
Revivra désormais au sein de ses enfants....

—o—

Ouvre les yeux et sors de ta nuit séculaire,
O toi, que si longtemps nous avions attendu !
Car c'est pour t'acclamer qu'on s'est ici rendu
Et ceux qui sont venus ont labouré la terre.....

Regarde autour de toi !... Tu cherches ta maison
Dont le foyer, jadis, en spirales subtiles
Exhalait le parfum de tes peines utiles !....
Nous avons agrandi l'allonge et la cloison.

Pour abriter ta race innombrable et pressée
Il ne suffisait plus d'un chalet de sapin ;
Mais ce sont des palais de granit et d'étain
Qui sont sortis de ta chaumière trépassée.

Quelques-uns de tes fils ont pris place à l'autel
Du Dieu qui protégea ton oeuvre dès l'aurore ;
D'autres ont, de leurs mains, sur l'enclume sonore
Reforgé le tranchant de ton soc immortel.

—o—

Mais, tu cherches ta lande, au bord de l'eau prochaine,
Où le froment de France et le seigle et le pois
S'épandaient de ta main sous la herse de bois !....
Nous avons reculé les bornes du "domaine".

Et plus loin que la chaine des monts forestiers,
Plus loin que le grand fleuve et que l'Ile opulente,
Vers l'horizon d'azur, d'une âme confiante,
Nous avons prolongé tes sillons nourriciers.

Les blés que tu semas au pied de la falaise
Nous les avons semés aux quatre vents du ciel.
Et c'est du même et pur levain providentiel
Que se nourrit la foi canadienne et française.

Dans nos champs labourés, que bénit le soleil,
Nous parsemons l'effort d'où la richesse germe.
Et, pour que le foyer jamais ne se referme
Sur l'aïeul endormi d'un éternel sommeil,

Sans laisser d'héritiers pour sa chère faucille,
Nous aimons, comme aimait ton épouse au grand coeur,
Que monte autour de nous, innombrable et vainqueur,
L'essaim qui réjouit la table de famille.

—o—

O semeur de blé pur, vers le firmament bleu
Elève ton front noble et ton âme superbe !
Et, dans l'or rutilant de la "première gerbe",
Offre au ciel ton cantique en remerciant Dieu.

Fidèle à son passé, ton peuple suit la trace
De l'ancêtre héroïque et marche sur ses pas.
La Terre de chez nous ne démentira pas
La mission sublime et haute de la race.

Une ardeur invincible animera tes fils
A la tâche qui fut ta sainte idolâtrie.
Car, nous voulons prospère et grande la patrie,
Et nous continuerons le "geste" que tu fis.



III

LE BONHEUR CHEZ SOI



Sur une horloge

ELLE est jolie avec son air
De jeune dame distinguée;
On sent son âme toujours gaie
Dans son tic-tac joyeux et clair.

Car elle sait que pour la joie
Et l'espérance elle naquît
Et que c'est elle-même qui
Marque à notre destin sa voie.

L'horloge et l'épouse sont soeurs ;
La même vertu les anime
De sollicitude anonyme,
Et de fidélité du coeur.

L'horloge calme est attentive
A ce qui peut nous émouvoir ;
Sans nous entendre et sans nous voir
Elle sait ce qui nous arrive.

Si quelque deuil inattendu
S'arrêtait à nos portes closes,
C'est elle d'abord que, moroses,
Nos yeux fixeraient, éperdus.

Son langage qui s'humanise
Alors semblerait nous parler,
Et, sur le bonheur envolé,
Renaîtrait l'espérance exquise.

Mais, celle-ci porte à son front
La jeunesse de l'immortelle,
Et tant de vertus sont en elle
Que les épreuves s'enfuiront.

Elle nous redira les heures
D'allégresse et d'intimité
Où nous avons, dans la gaîté,
Rafraîchi quelques yeux qui pleurent.

Et, par son battement béni,
Elle marquera, ponctuelle,
L'heure douce et perpétuelle
De l'amitié qui nous unit....



Aux petites mères canadiennes

PLEUREZ, près des bercelonnettes,
Petites mères de chez nous,
Car vos Pierrots et vos Jeannettes
Mourront peut-être loin de vous !
Pleurez, car les peines souffertes
Autour des glorieux berceaux
Seront des prières offertes
Pour la victoire des drapeaux.

Priez, pour que vos enfants croissent
Comme des lauriers immortels.
Ces jours de tristesse et d'angoisses
Placent vos coeurs sur les autels.
Priez, car c'est par vos prières
Que vos bonshommes de demain
Porteront haut leurs âmes fières
Et traceront droit leur chemin.

Chantez, pour que votre courage
S'imprime en l'âme du pays,
Que, par la faiblesse et l'outrage,
Nous ne soyions jamais trahis.
Chantez ! La vie est moins méchante
Au coeur qui vibre à la gaîté.
La génération qui chante
Conservera sa liberté !......



Renouveau

A présent qu'il fait beau dehors et qu'il fait bon,
Laisse entrer le printemps joyeux à pleine porte ;
Ecarte le volet et les rideaux, de sorte
Que la lumière ardente éclaire la maison.

Le soleil rajeunit les âmes et les choses :
Les matins sont plus clairs et les soirs moins brumeux ;
Le laboureur espère et le terroir s'émeut
Et l'amour refleurit avec les lauriers-roses.

Si les pleurs ont tendu leurs voiles sur tes yeux,
Si la Nuit, de son aile, effleura ton front pâle,
Comme un rayon jailli d'une aurore pascale
Laisse renaître en toi l'espoir délicieux.

Laisse chanter ton âme et savoure à l'envie
Les présents que t'apporte le printemps vermeil :
Voici l'herbe, les fleurs, les oiseaux, le soleil
Qui chantent l'immortel cantique de la Vie !



Reste petite

LE monde est si méchant, vois-tu,
Et nous fait au coeur tant de peine
Qu'alors, notre pauvre âme humaine
Tremble comme un cerf abattu....
Plus on grandit et vieillit vite,
Plus la douleur s'attache à nous.
Toi qui ne viens qu'à mes genoux,
Reste petite !

Ne t'enfuis pas loin du berceau
Et n'ouvre pas trop tôt tes ailes.
Tes mains mignonnes sont si frêles
Et tes pas sont ceux d'un oiseau.
Trop tôt viendra l'heure où l'on quitte
Ses rêves d'or pour le réel.
Ne presse pas le sort cruel ;
Reste petite !

S'il fallait par malheur qu'un jour
Se fane ta beauté candide ;
S'il fallait que ton coeur se vide
De tant de ciel et tant d'amour;
Il me semblerait bien qu'ensuite
Tu ne saurais plus nous chérir
Et nous pourrions bien en mourir....
Reste petite !

En vieillissant on s'attendrit :
Par des chemins qu'il imagine
Le coeur retourne aux origines.
Comme un rosier toujours fleuri
D'où s'émane un parfum d'élite,
Pour garder ton coeur embaumé
Ouvert à nos besoins d'aimer,
Reste petite !



Ballade pour ma petite fille

MA petite fille a les yeux
Des violettes printanières
Dont s'enjolivent les clairières
Au bord des lacs silencieux.
Or, si vous voulez bien m'entendre
Je vous dirai que sous les cieux
Je n'ai rien de plus précieux ;
Ma petite fille est si tendre.....

Elle a, dans l'or de ses cheveux,
Les parfums chauds et la lumière
Et l'opulence trésorière
Des blés frémissant onduleux.
Si le goût paternel s'engendre
Elle aura le culte pieux
Du sol adoré des aieux :
Ma petite fille est si tendre !....

Ses petits doigts respectueux
En s'enlaçant pour les prières
Ont la gracilité des lierres
Qui convergent harmonieux.
Elle joint ses mains pour les tendre
Vers les concerts mélodieux
Que les anges chantent entre eux :
Ma petite fille est si tendre !...

ENVOI :

Prince, qui voudrez condescendre
A bien l'aimer selon mes voeux,
C'est de la bonté que je veux ;
Ma petite fille est si tendre !....



Billet d'une nonnette

A sa petite tante,
Soeur St-Emile, **professe.**

ON vient de couper mes cheveux
En balai, ce matin. Je veux
Dans mon couvent être conforme
A la Règle et garder sa forme
A ma cornette de lin blanc.

Et je vous écris, en tremblant
D'émotion tendre et de joie,
La lettre que je vous envoie
Par mon petit papa chéri.
Je songe qu'il aurait bien ri
S'il avait lu cette missive
Avant qu'elle ne vous arrive !
N'en dites rien mais écoutez
Ce que je vais vous raconter.

Je viens, à ma petite mère,
De jouer un bon tour, ma chère,
En fondant l'ordre tout nouveau
Du Petit Couvent des Oiseaux.
Voici la Règle résumée :
Pour qu'on soit digne d'être aimée,
Toujours sourire à tout venant,
Chanter sans cesse à l'avenant,
Babiller, sauf à la chapelle,
Voleter dès qu'on vous appelle ;
Si l'on vous heurte, l'endurer,
Et surtout ne jamais pleurer.
Partager en deux sa tartine,
Etre grave quand l'on catine
Et gronder très sévèrement
Sa poupée, en bonne maman !
Croquer des sacs de friandises
Sans faire plus de gourmandise.
S'endormir avec le soleil
Et s'éveiller à son éveil.
Eviter les têtes mutines,
A toute heure chanter matines,
Sonner la cloche et le grelot
Et pianoter en trémolo...
Aimer jusqu'à l'amour suprême
Et prier pour ceux qui nous aiment....

Voilà notre Règle, ma Soeur ;
Elle est inscrite dans mon coeur.
J'ai fait voeu d'y rester fidèle
Aussi longtemps qu'à côté d'elle
Petite mère gardera
Sa fillette et que Dieu voudra
Me conserver ceux que j'adore.

Si, quelque jour, devaient se clore
Mes beaux rêves et s'effacer
La quiétude du passé,
Alors, j'irais bien vous rejoindre
Et peut-être verriez-vous poindre
A vos côtés, cette fois-là,
L'autre cornette que voilà.....

Or, petite tante chérie,
Par la présente je vous prie
D'agréer, avec ce portrait,
Un baiser tendre où je voudrais
Mettre mon âme affectionnée...

Si la faveur vous est donnée
De visiter, quelque bon jour,
Notre nid de paix et d'amour,
Prévenez-nous d'un bout de lettre
A votre nièce, et veuillez mettre :

"A Québec, aux soins du postier,
"Trente-cinq, Avenue Cartier ;
"A Soeur Yolande-Marie,
"Postulante en robe fleurie,
"Trois ans, deux mois, croque-gâteaux,
"Au Petit Couvent des Oiseaux...."



Prière

BENISSEZ, ô Seigneur, ces coeurs pleins de tendresse
Que vous m'avez ouverts sur la route où je vais.
C'est en eux que j'espère, et dans les jours mauvais
Je puiserai ma force au sein de leur faiblesse.

J'ai reposé mes yeux dans leurs yeux doux et purs,
Et l'océan de foi que leur amour me garde
M'apparaît, grâce à vous, lorsque je les regarde,
Plus profond que la mer et plus doux que l'azur.

Leurs mains, comme des fleurs, sur mon front enlacées,
Ont couronné mon rêve et fleuri mes travaux.
Qu'importeront la haine et les dédains rivaux
Si leur amour inspire et hausse mes pensées ?...

Leurs âmes ont connu les intimes ardeurs
Qui m'animent pour ceux dont la vie est ma vie.
A mon affection toujours inassouvie,
Seigneur, veuillez prêter leurs touchantes candeurs.

Et donnez-nous des ans prolongés et fidèles
Pour que mon âme fruste encore soit un jour
Si bien purifiée au feu de leur amour
Que je repose en vous, Seigneur, à côté d'elles !...



Vouloir

POUR que nous nous aimions ainsi qu'il faut s'aimer,
Permets que je te dise un mot clair et magique
Dont la philosophie est suave et logique.
Le secret du bonheur est en lui renfermé.

Vouloir, avec amour, d'une volonté tendre
Qui pardonne un oubli septante fois sept fois ;
Vouloir, malgré l'orgueil qui nous blesse parfois,
Taire un mot qui bondit, le rayer, puis attendre...

Vouloir qu'après l'orage un ardent renouveau,
Comme un riant soleil, éclaire le sourire;
Dissiper le nuage et faire ensuite luire
La vérité paisible au faîte du cerveau.

Vouloir ne rien laisser d'ombre sous-entendue,
S'expliquer doucement, reconnaître ses torts,
Se comprendre et s'aider, effacer tout remords
Dans un baiser éclos de joie inattendue.

Et vouloir, avant tout, ce que le devoir veut :
Vouloir que notre vie entière soit utile,
Que rien ne l'asservisse au préjugé futile,
Que ton sage désir soit l'écho de mon voeu.

Car, vouloir, c'est pouvoir. Et pour s'aimer soi-même
Il faut pouvoir aimer jusqu'au saint abandon
De ce vouloir où naît le suave pardon :
Aimer, c'est s'oublier pour le coeur que l'on aime.



Têtes blanches, jeunes coeurs

A mon père et à ma mère.

COMME un ruisseau dans la prairie
Serpente et chantonne toujours,
L'existence des anciens jours
S'écoulait tranquille et fleurie.

Et c'est pourquoi ceux qu'aujourd'hui
Nous célébrons, dans l'allégresse,
Sur leurs fronts blancs ont la jeunesse
Des coeurs qui n'ont jamais vieilli.

Ils ont gardé, de l'onde claire,
La bienfaisance et la fraîcheur
Car autour d'eux c'est du bonheur
Qu'ils ont semé, dans leur carrière.

Ils nous ont fait le jour plus pur,
La maison accueillante et douce,
Et leurs mains pleines, sur la mousse
Ont semé l'or des nuits d'azur.

Les fils et les petites-filles
Auront conservé des aïeux
Le goût des beaux firmaments bleus
Et de la chanson des faucilles.

Bénis soient les coeurs généreux
Que nous aimons et qui nous aiment !
Que Dieu les garde pour nous-mêmes
Et qu'il nous conserve pour eux !



L'orage

IL pleut par les chemins et sur les prés aussi.
L'eau ruisselle et tapote aux vitres du chassis.
Devant les volets clos on dirait qu'elle enrage
Car voici que s'arrête et que reprend l'orage.
Ma demeure est fermée. Au vent qui, dans les fûts
Des peupliers voisins jette ses bruits confus,
Se mêle la clameur sonore de la foudre.
Du fond de l'horizon ténébreux vient de soudre
Un éclair fulgurant dont l'éclat éblouit
Le rêve d'un instant si tôt évanoui....
Il pleut... Les gouttes d'eau, plus fines et plus lentes,
Egrennent maintenant leurs complaintes dolentes.
On dirait que le soir a trop longtemps souffert,
Et d'avoir trop langui sous son masque de fer
Des larmes, par torrents, ruissellent de sa face....

Mais, peu à peu, voici que son chagrin s'efface.
Le ciel assèche enfin les pleurs qu'il a versés...
Les nuages seront à l'aube dispersés
Car la lune est montée à son trône de reine.
Le vent fuit vers le nord; la nuit sera sereine
Et dans son manteau frais, candide et triomphant,
Le jour reparaîtra joyeux comme un enfant.



Antiquité

Au Dr et à Mme Edmond Savard.

EST-ELLE en cèdre libanais
Ou même en gommier de bruyère ?
Vraiment, tout ce que j'en connais
C'est que c'est une tabatière.

C'est qu'elle vient des vieux pays
Que le Jourdain évangélique
Arrose et que les patchoulis
Baignent de nards arômatiques.

Elle est susceptible d'avoir
Sa légende mystérieuse,
Mais personne n'a pu savoir
Son origine ténébreuse.

Car, le mortel audacieux
Qui garda son secret étrange,
Depuis longtemps silencieux,
Dort sous les cailloux verts du Gange.

Et l'antiquaire qui reçut
Ce présent de sa belle-mère,
Aux amis, qui n'en ont rien su,
Dira "sa gloire séculaire"..... !



Lis et feuilles d'érables

A des bardes français.

VOUS incarnez, pour nous, l'aïeule vénérée,
Celle qui nous a pris, jadis, sur ses genoux,
Qui nous a fait notre âme et notre coeur à nous,
La France inoubliable et la France adorée,

Vous avez son sourire et son verbe touchants
Et c'est sa gaîté claire, en vous, qui nous appelle.
Nous la reconnaissons, elle est candide et belle,
La France des "trouveurs" qui renaît par vos chants....

Chantez, pour qu'au foyer canadien nul n'oublie
L'harmonieux élan de l'amour filial,
Et pour que se conserve au drapeau lilial
Le culte originel par où le sang nous lie.

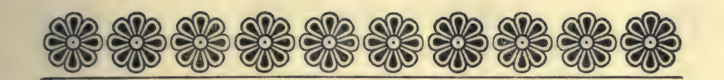
Chantez ! Que vos accents éveillent désormais
L'enthousiasme saint et le respect du verbe.
Que l'âme canadienne, héroïque et superbe,
Prolonge ici la France et n'abdique jamais.

Et pour la faire aimer d'une amitié durable,
Autour de leurs grands bers, aux marmots qui viendront,
Nos petites mamans, en chantant, marieront
A votre fleur de lys notre feuille d'érable......



IV

SOUS-BOIS ET MARINES



Elle

DANS le couchant brumeux
Que nulle voix n'émeut,

Le long de l'eau dormante,
Silencieuse et lente,

Une ombre s'avança
Doucement et.... passa....

J'écoutai. Sur la grève
Le flot berçait un rêve....

Dans le soir violet,
J'ai cru qu'on m'appelait...

Une femme est passée
Au fond de ma pensée.....

A la lune

A Jules Tremblay,
au poète des "Novales".

EVANT la lampe lumineuse
Qui suffit aux gens sous le toit,
On a souvent médit de toi
O vieille Lune ensorceleuse.

Pourtant, depuis qu'au firmament
Ta bonne face rubiconde
Sourit à la valse du monde,
N'as-tu pas eu plus d'un amant ?

N'as-tu pas attardé les veilles
De maint amoureux dont le coeur
S'est découvert, à ta faveur,
Bien des tendresses déjà vieilles ?

Que de poêtes ont trouvé,
Dans l'harmonie universelle
Où ton charme nous ensorcelle,
Un soir, leur poême achevé !

Tu sais tous les vieux astronomes
Qui, te saluant tour à tour,
Passaient en te faisant la cour,
O reine de tous les royaumes !

Tous ceux qui vont, audacieux,
Par le désert océanique,
Ont béni ton oeil prophétique
Qui les suivait du fond des cieux.

Mais ceux qui t'ont voué leur culte
Le plus fidèle sont encor
Les habitués du décor,
Ceux par qui la nuit claire exulte.

Dans les chaumes luxuriants,
Lorsque de l'horizon tu montes;
Mille acclamations racontent
Tes vieux triomphes souriants.

Le grillon, barde noctambule,
Les grenouilles de l'étang vert,
Les nids perchés sous le couvert
Des lilas et du campanule,

Les bergers courant leurs agneaux
Qui gambadent par les prairies,
T'aiment pourvu que tu souries
A travers tes flottants rideaux.

Mais la mer surtout, la mer rousse
Et calme et reposée, au soir
Où pour toi seule on vient s'asseoir,
La mer pour toi se fait plus douce.

Elle offre à ton baiser lascif
Sa fraîche et chaste nudité ;
Et c'est dans sa limpidité
Que ton éclat reste captif.

Tu dérobes sous tes caresses
L'âpre et douloureux souvenir
Des marins qui durent périr
Au fond des funèbres détresses.

Car, pour endormir le chagrin
Des épouses, des fiancées,
La mer porte, en son sein bercées,
Les chansons de l'écho marin.

Et l'on croit, dans les âmes veuves,
Qu'au lever du prochain soleil
Les absents, quittant leur sommeil,
Reviendront sur des barges neuves....

Or, c'est pourquoi nous te cherchons,
Pauvres mendiants de chimères ;
Dans nos réalités amères
Tu fleuris l'orbe où nous marchons.

A ceux qui musent sur les grèves
Avec la folle illusion
De capturer leur vision
Et de t'emporter dans leurs rêves,

Pour les abuser plus encor
Et t'introduire dans leur âme,
Avec ton sourire de femme
Tu tends vers eux des chemins d'or.

Au bord des flots

OH ! cette veille au bord des flots
Par une nuit claire d'automne
Où le clapotis monotone
Ressemble au chant des matelots !

Dès mes premières rêveries,
J'avais tant de fois désiré
Voir la mer au couchant doré
S'orner de mille pierreries !

Et dans mes désirs enfantins
J'aurais voulu que la Fortune
M'emportât, par un soir de lune,
Vers les pays les plus lointains.

J'aurais voulu, quittant la plaine,
Où j'ai depuis laissé mon coeur,
Défier l'Océan moqueur
Tout comme un vaillant capitaine.

Mais j'ai vieilli. Sous le pressoir
Des désillusions de l'âge
J'ai gardé le désir plus sage
Des grèves où l'on vient s'asseoir.

Et maintenant, silencieuse,
Mon âme éprise de beauté
Savoure en paix la majesté
De cette nuit délicieuse.

Au vent du rêve abandonnés,
Tous nos pensers s'en vont au large
Comme les voiles d'une barge
Que bercent les flots satinés.

A l'horizon le jour se couche
Avec la gloire du soleil,
Tandis qu'à l'Orient vermeil
Grandit l'ombre épaisse et farouche.

Larguons les voiles d'artimon !
La brise est bonne et caressante
Et nous apporte, fraîchissante,
L'âcre parfum de goémon.

Cette heure exquise est solennelle.
Les flots sont gais; sur les galets
La vague danse des ballets
Sur un rythme de saltarelle.

Ne parlons plus. N'entends-tu pas
La mer qui chante sa romance
Sempiternelle et recommence
Sans jamais sentir son coeur las ?

Pourtant, la mer a de quoi geindre :
Elle a vu tant de naufragés
Mourir dans ses bras affligés !
Mais la mer passe sans se plaindre.

Les rivages, d'où sont partis
Tous ces amants des larges brises,
Ont vu pleurer tant de promises
Sur tant de rêves engloutis.

Or, bien qu'elle soit fatiguée
Des catastrophes dont le vent
La rend complice si souvent,
La mer redevient toujours gaie.

Et l'on dirait, par ce soir doux,
Qu'un immense amour la possède
Et que, pieuse, elle intercède
Pour que la paix reste sur nous !



Comme les voiles

Complainte gaspésienne.

COMME les voiles d'une barge
Que rythme l'haleine du vent,
Sur les chemins vastes du large
Berce ton rêve décevant....

Il est parti depuis l'aurore,
Ton gars aux yeux de satin bleu ;
Et dans ton âme chante encore
La tendresse de son adieu.

Sur la mer douce qui l'emporte
Ton rêve illusoire le suit ;
Mais, tu peux refermer ta porte
Car la mer change dans la nuit.

La mer mutine est incertaine.
Combien ne sont point revenus
De l'Ile trompeuse et lointaine
Où tant d'amants se sont perdus !

Peut-être, bravant la tempête,
Aura-t-il su bien atterrir !
Peut-être a-t-il baissé la tête
Pour te pleurer et pour mourir !

Car, tu n'as pas, de ta caresse,
Su retenir assez son coeur :
Il a sombré dans la détresse
Et l'inconnu du Flot vainqueur....

Comme s'en vont, à la dérive,
Les barges folles, bien souvent,
Loin des promesses de la rive
Berce ton rêve décevant......



Les Gaspésiennes

DE Mont-Louis à la Nouvelle,
Elles ont toutes les yeux doux
Les payses de par chez vous !...
Leur amour sage s'y révèle.

Pour le gai faucheur de blés roux
Ou l'amant de la caravelle,
De Mont-Louis à la Nouvelle,
Elles ont toutes les yeux doux !

Cette chanson serait nouvelle
Chez des brodeuses de chez nous !
Aussi, l'on est un peu jaloux
De tant de coeur et de cervelle

Cachés au fond de ces yeux doux !



Rondeau

VOICI la plage gaspésienne,
La plage où viennent en sabots
Des filles en jupes de laine,
Avec des filets sur le dos.

Quand les amarres les retiennent
Le long des quais, sous les falots,
Les vieilles barges gaspésiennes
Ressemblent à de grands sabots !

Et quand le nordet se déchaîne
Et que la mer a des sursauts,
On voit des vieilles qui s'en viennent
Prier Notre-Dame-des-Flots,

Le long des grèves gaspésiennes !



Gaspésie

J'AI rempli tout mon coeur de ta grave beauté,
O pays des marins à robustes poitrines ;
Et depuis que j'ai vu ta plage et tes ravines
Un souvenir profond et doux m'en est resté.

Quel Artiste géant, au ciseau tourmenté,
A, de tes barachois aux vagues purpurines,
Découpé la falaise et taillé tes collines
Dont le profil s'étale en un ciel de clarté ?...

La splendeur de tes nuits, la saveur de tes brises,
Tes rocs de granit rouge où les vagues se brisent,
Tout cela met un charme unique en ton décor.

Aussi, sur tes chemins, bordés de croix anciennes,
Le poète qui passe est fier de dire siennes
Ta côte et ses granits, ta mer et ses ciels d'or !...



La rentrée des pêcheurs

LA mer sera méchante au large,
Les pieds-de-vent l'ont annoncé
Et la mouette a devancé
Les signaux du maître-de-barge.

Ils s'embarquaient pour la semaine,
Par la bonne brise emportés,
Mais le gros-temps qui les ramène
Ne fait point grâce aux entêtés.

Et c'est pourquoi, sans marchandage,
Ils ont remonté leurs filets,
Clos le cokrom et les volets
Et mis la voile d'abordage.

Le vent s'élève tout à coup.
Lasse d'être ainsi monotone
La vague déferle et moutonne.
Le nordet souffle de Miscou.

Au pied du phare qui s'allume,
Du haut du cap rouge et hautain
Nos yeux cherchent dans le lointain
Les voiles que masquent la brume.

Voici que sur la haute-mer
Des ailes blanches se dessinent,
Et l'on dirait des bécassines
Qu'amuse le salin amer.....

Pourtant, ils n'ont pas l'habitude
De s'attarder imprudemment
Lorsque rugit le flot dément
Qui dompte leur volonté rude.

Mais, ils ont balancé leur choix
Entre l'Ile familière
Et la Côte qui les espère
De Port-Daniel au Barachois....

Maintenant leurs voiles s'approchent
Dont le nombre grandit toujours
A mesure que fuit le jour
Et que la nuit noircit les roches.

On entend les appels du bord,
Le grincement sourd des poulies
Sur les vergues qui se replient,
Car à présent le temps est mort...

Et la rentrée est solennelle
Dans la pénombre du soir bas.
A quelques cent brasses, là-bas,
L'orage déjà s'amoncelle.

Le vent bourasse les flots noirs
Dont les brisants lourds s'entrechoquent
Et les barges, comme des coques,
Ont des va-et-vient d'encensoirs.

Mais, dans le calme plat des rades,
Les gens accourus sur les quais
S'informent à ceux débarqués
Jusqu'où furent les camarades.

Et tant que le dernier pêcheur
N'aura pas noué ses amarres,
Anxieusement, sous les phares,
Des yeux scruteront la noirceur.

Car le calvaire qui domine
Le front des caverneux rochers
N'est plus aperçu des nochers
Que sous l'éclair qui l'illumine.

Aussi, les femmes, les vieillards,
A genoux devant les croisées
Prieront, cette nuit, mains croisées,
Pour les chaloupes en retard....

Et c'est ainsi que se motive
La tristesse qu'on fond des yeux
Ont ces amants présomptueux
Que la mer exalte et captive.....

Les vieux marins

DANS les villages insulaires
Presque tous les octogénaires
Emportent au fond de leurs yeux
Un peu de mer et de ciels bleus.

Et, comme de très vieilles coques
Aux amarres le long des dockes
Où tant de bateaux sont parqués,
Ils viennent flâner sur les quais.

Ils viennent se moquer des jeunes
Qui geignent parcequ'ils déjeunent
A cheval sur les artimons
Où, parfois même, nous dormons.

Mais, du fond de leur âme ils plaignent
Ces enfants pour qui des coeurs saignent
Dans la tristesse des départs
Et qui se perdront quelque part.....

Car les anciens, que la Vorace
Epargna, de force ou de grâce,
Ont souvenance des dangers
Que gardaient les cieux étrangers.

Et, s'ils sont revenus des Iles,
Vainqueurs de leurs destins hostiles,
Ils n'ont pas oublié qu'un jour
Ils avaient fait pleurer l'amour....

En se remémorant les heures
Les plus longues mais les meilleures
Où, contre l'océan mutin
Lutta leur espoir incertain,

Ils revivent dans leur mémoire
Tout un passé d'intime gloire...
Et c'est pourquoi, dans leurs cirés
D'anciens pilotes retirés,

Ils ont des airs de vaillantise
Où flotte encore la hantise
Des pays qu'ils ont "découverts"
Lorsqu'ils parcouraient l'univers... !

Spiritus procellarum

ENTENDS-TU, destructeur des forêts protectrices,
La voix des éléments s'élever contre toi ?
La Nature offensée a reconquis ses droits
Contre ton imprudence et ton vénal caprice.

Les pins n'endiguent plus l'aride flot mouvant
Des sables charriés dans les plaines désertes.
Que de riches moissons, aujourd'hui recouvertes,
Auront maudit ton nom dans les oeuvres du vent !

Où croissaient autrefois, sur des terres fertiles,
Le blé, l'avoine et l'orge et le trèfle odorant,
L'oeil attristé ne voit qu'un désert décevant
Où la silice pure a dérobé l'argile.

Les rivières jadis imposantes n'ont plus
Qu'un maigre filet d'eau d'où les roches émergent.
Et nul des vieux pêcheurs ne revient sur la berge
Tendre la ligne, vers le soir, quand il a plu.

Car, depuis que la hache a dégarni le faîte
Des monts et que l'humus n'enrichit plus leurs flancs
Le soleil altéré s'abreuve incessamment
De la fraîcheur volée aux plaines qui halètent.

Le ciel n'est plus si clair et l'air n'est plus si bon.
Bois francs et résineux, aux arômes salubres,
Ne purifient plus l'air des nuages lugubres
Qui flottent, surchargés de gaz et de charbon.

Et quand le vent noroit souffle sur les villages
Le pauvre, sous son toit qui baille, vermoulu,
Grelotte, car le vent geint que n'arrête plus
La forêt protectrice et haute des vieux âges.

Un jour s'éveillera sans nids et sans oiseaux
Le pays bien aimé des arbres fantastiques;
Car, sous l'acier vénal, l'érable symbolique
Aura vu s'affaisser ses verdoyants rameaux.

Et là même où l'on vit rêver les doux poètes,
Et les sources chanter, dans les taillis épais,
Le pays n'aura plus d'asile pour la paix
Ni, pour le bon repos, d'inviolables retraites.

Les bois de mon pays

A Albert Ferland,
au poète forestier.

LES bois de mon pays sont tout un monde intime
Où les arbres sont doux, religieux et grands;
Et la brise qui passe, en inclinant leurs cîmes
Donne à leur multitude un charme pénétrant.
On y respire à pleins poumons le tiède arôme
De l'humus recéleur de feuillages défunts.
Oh! lorsque le sapin et le mélèze embaument,
La salubre vertu des sylvestres parfums !

Oh! le plaisir exquis de marcher dans les brousses
Qui vous battent la hanche, et celui de s'asseoir
Sur les cailloux vêtus de lichen et de mousse
Et que dore un dernier rayonnement du soir !
Le vent détache des ormeaux de larges feuilles
Où l'on écrit des vers de tendresse enflammés.
Sur les bouleaux soyeux, dont l'écorce s'endeuille
Les amoureux inscrivent des noms bien-aimés.

Et des rêveurs s'en vont, sans nul itinéraire,
Par les sentiers obscurs, sous l'ombre séculaire
Des chênes ayant l'air de se ressouvenir
Et de vouloir parler aux hommes à venir...
Les chênes sont pleins de choses mystérieuses
Qui hantent leur mémoire fidèle au passé.
Car, naguère, combien de luttes ténébreuses
Ont jeté de l'effroi dans leurs coeurs offensés !

Aujourd'hui que la paix, aux claires oriflammes,
Flotte sur la patrie et que d'humaines voix
Raniment leurs échos, seule la douce flamme
Des midis printaniers fait tressaillir les bois.
Ils rêvent tout le jour, assis au bord des plaines;
Ils écoutent chanter et les sources prochaines,
Et le grillon furtif, et le clair rossignol.
Et voici que leurs coeurs de placides ancêtres
S'émeuvent au réveil des grands travaux champêtres.
Les fermes sont tout près où s'essore le sol.
Les boeufs vont au labour sitôt que l'aube argente
Le faîte des côteaux et rentrent vers le soir,
Alors qu'autour du feu l'on voit les vieux s'asseoir
Et que la lune monte au fond de la brûnante.

Chaque saison déroule à leurs yeux éblouis
Sa trame besogneuse. Et ce sont les semailles
Et puis la fenaison, et la coupe des pailles
Et le tabac qu'on roule et le lin qu'on rouit.
Cependant que les femmes en jupes de toile
Portent aux moissonneurs des branches à lier,
Les oiseaux migrateurs s'abattent par milliers
Sur le chaume où du grain dort à la belle étoile.
L'existence des bois s'écoule toute ainsi...

Or, quand l'hiver s'annonce et que le vent se presse
D'effeuiller leurs rameaux, une immense tristesse
Les enveloppe alors et leur front se noircit.
Ils pleurent sous la pluie et par les nuits ils geignent.
Mais, bien que la mort passe et que leur grand front saigne
Les arbres n'ont jamais maudit les durs hivers.

Car, ils savent qu'après avoir longtemps souffert,
En un jour glorieux, dans une aube pascale,
Ils se dépouilleront des robes sépulchrales
Et que leurs coeurs émus réentendront chanter
Le cantique immortel du Blé ressuscité !



Les vieux de St-Pierre

LES vieux de l'Ile d'Orléans,
Coureurs de bois et d'océans,
Décidément n'ont pas de chance.
Pour avoir pris l'accoutumance
De laisser partir un à un
Les enfants, ils n'en voient aucun
Revenir aux terres natales.
Car, vers la côte qui s'étale
Au nord du fleuve Saint-Laurent,
Ceux-ci passèrent le courant
Pour établir plus à leur aise
Leurs foyers neufs sur la falaise.
Et, du Petit-Cap au Château
Jusqu'à Montmorency-le-Sault,
Leurs pignons rouges font la chaîne
Parmi les pommiers et les chênes...

Or, une fois l'an, les anciens
Traversent à l'Ange-Gardien
Pour savoir ce que font les gendres
Et les brus, et pour leur apprendre
Les nouvelles des gens du Sud.
Comme en l'année, à leur insu,
Des petits sont venus au monde,
Les grand-pères font à la ronde
Le tour des maisons en contant
Des histoires de l'ancien temps.
Et leur visite habituelle,
Toujours rare et toujours nouvelle,
Est la dernière à chaque fois !

Mais, comme les vivants ont foi
En la sagesse invulnérable
Des têtes blanches vénérables,
Ils s'imaginent que la mort
Contourne les coeurs sans remords.
Et c'est pourquoi les vieux promettent
De revenir si rien n'arrête
Leur endurance et leur désir.
Mais, en dépit de ce plaisir
Les anciens ont de la tristesse
En songeant que dans la vieillesse
Ils n'ont pas, pour se consoler,
L'appui des jeunes en allés...
Ils songent aux visites rares
Qui, des anciens jours, les séparent,
Et qui leur font dire tout bas
Des mots que l'on ne comprend pas,
Mais par lesquels se symbolise
L'oubli dont ils se formalisent :

"Les gens du Nord ont un défaut,
"Ils ont peur de traverser l'eau !"...

Feuilles mortes

A Alphonse Beauregard.

LES feuilles mortes sont les rêves
Qu'ont faits les arbres autrefois :
Il en est des longues, des brèves,
Mais toutes ont la même voix.

Toutes les feuilles autrefois
Etaient vertes, claires, dorées ;
Mais aujourd'hui, parmi les bois,
Les feuilles sont décolorées.

Et, vertes, claires ou dorées,
Les feuilles qui chantaient d'espoir
Taisent leurs chansons adorées
Et pleurent dans le vent du soir.

Car, les feuilles n'ont plus d'espoir;
L'été menteur s'est moqué d'elles.
Elles gisent dans l'humus noir ;
Les feuilles mortes n'ont plus d'ailes.

L'été menteur s'est moqué d'elles
En leur promettant de longs jours ;
Toutes les feuilles étaient belles,
Toutes sont mortes sans amours.

L'automne abrège leurs beaux jours ;
Elles ont pris toutes les teintes
Avant de mourir pour toujours,
Et leurs couleurs se sont éteintes.

Elles ont pris toutes les teintes,
Violet, doré, rose ou brun...
Mais leurs voix sont des glas qui tintent
Au fond des bois pour les défunts.

Violets, dorés, roses, bruns,
Tous les plus beaux rêves s'achèvent
Et tombent dans l'oubli commun...
Les feuilles mortes sont nos rêves !



Aquarelles

PAR un dernier couchant d'automne
J'ai voulu revoir la Villa
Et le bosquet qui l'environne
Et les canons qui dorment là.

Le soleil dore la toiture
Du vieux manoir qui s'est fermé
Et les bouleaux dont la stature
Hante le parc inanimé.

Plus de propos clairs et sonores
Sous la fraîcheur des vérandas.
Plus de nids sous les sycomores
Ni de fleurs dans les résédas.

Mais sur l'étang dont l'eau déborde
Les saules inclinent leurs fronts
Dont le noroît, pinceur de corde,
Berce encor les ennuis profonds.

Par les transversales allées
Que bordent de beaux cailloux blancs
Processionnent, désolées,
Les feuilles des bouleaux tremblants.

Elles recouvrent la terrasse
D'un mélancolique tapis
Dont s'enveloppe la culasse
Des anciens canons assoupis.

De la lisière du bocage
Qui surmonte le cap hautain,
Je savoure le paysage
Qu'encadre l'horizon lointain.

Le long des grêves délaissées
La "pêche" dort sur les galets,
Et les chaloupes balancées
Rêvent de leurs derniers ballets.

Dans le gazon des terres fermes
Des chevaux gris font du labour,
Et le couchant rougit les fermes
Dont les chemins vont vers le bourg.

Soudain, voici que sous les brises
S'ouvrent les ailes d'un voilier
Qui longe les battures grises
De Saint-Michel à Saint-Vallier.

Mais, la scène bientôt s'efface
Dans la brunante qui descend,
Et la lune bleuit l'espace
De son minois incandescent.....

Paroles de l'Automne

NE t'imagine pas, poète qui parcours
En ces après-midis d'automne les bois tristes,
Que rien de la splendeur des choses ne subsiste
Et que tout, après moi, s'éteigne pour toujours !

C'est vrai, je suis la main qui frappe dans l'épreuve,
Je dévaste le faîte auréolé des monts,
Et le ciel sur mes deuils promène ses haillons
Et les pleurs de ses yeux ruissellent comme un fleuve.

Mais j'en appelle au cycle des ans révolus :
Si la mort des forêts, dont la beauté s'effeuille,
Si le sommeil du Sol que l'âpre hiver endeuille
Ne sont oeuvres d'amour, je ne reviendrai plus.

Et je veux qu'à jamais, sous un ciel sans nuages,
Règnent l'été superbe et l'aube sans déclin,
Que ton repos soit doux et ton éveil serein
Et que le souvenir se perde des orages.

Tu jouiras des nids cachés sous les ormeaux
Où naîtront chaque jour de nouvelles couvées.
Et les gammes seront toujours inachevées
Des trilles éperdus d'inlassables oiseaux.

Alors, tu me diras ton âme satisfaite.
Car il me tarde un peu d'exaucer ton désir
Et de surprendre sur tes lèvres ton plaisir :
Je veux être témoin des hymnes de ta fête !....

Mais prends garde qu'un jour, au fond de ton coeur fier,
S'élève le souci plus sage d'une joie
Que l'on croyait éteinte et qui soudain flamboie
Comme un nouveau soleil, au sortir de l'hiver.

Tu béniras peut-être, alors, mon oeuvre amère
Puisque je t'aurai fait souffrir et qu'en retour
La Terre, plus féconde et plus riche d'amour,
Te réapparaîtra belle comme une mère.........



V

ELEVATIONS ET RECUEILLEMENTS



Les Ailes blanches

Balancez-vous élégamment
Dans l'azur clair du firmament,
Belles
Ailes !

Plus haut que nos Babels de fer et de granit,
Montez vers le soleil ardent qui vous enivre,
Ailes blanches que nos yeux infimes vont suivre
Et qui disparaîtrez dans l'éther infini.....

Nous vous suivrons longtemps encor par la pensée
Quand nous aurons perdu votre trace là-haut
Et que vous planerez, audacieux oiseau,
Vers cette solitude où l'âme est angoissée.

Sur le globe où partout règne l'orgueil humain
Combien de fois, déjà, la science inquiète
A chiffré sur le sable, en se frappant la tête,
L'énigme que le vent effacera demain.....

Cependant que perdus dans la foule agitée
Nous cherchons un bonheur vain et fallacieux,
D'un grand vol dégagé, dans l'infini des cieux,
Vous marquez à longs traits la réponse apportée....

Balancez-vous élégamment
Dans l'azur clair du firmament,
Belles
Ailes !

Quels féeriques décors, à vos regards surpris
S'offrent, en ces moments d'incomparable ivresse !
Quels horizons nouveaux soudainement se dressent
Où le coeur se dilate et s'élargit l'esprit !

Tout ce que l'âme humaine et son génie inspirent,
Et tout ce que les sens peuvent de voluptés,
Délices de l'oreille ou des yeux exaltés,
N'ont rien dont la puissance ici-bas vous attire....

Seule, la gloire austère et rare de gravir,
Au bercement des matines carillonnées,
Des hauteurs qui jamais ne furent profanées,
Seul, ce charme inoui peut alors vous ravir.

Car, votre ascension, vers les étoiles pures
S'exhausse à l'idéal exemple des héros :
Blériot, Legagneux, Védrines et Garros,
Brindejon, Domenjoz, et des gloires futures....

Balancez-vous élégamment
Dans l'azur clair du firmament,
Belles
Ailes !



Halte

A des retraitants.

IL fait bon quelquefois s'arrêter sur la route
Où l'on a bien marché dans l'ombre des drapeaux,
Lorsqu'une voix s'élève au loin et qu'on écoute
L'hymne réconfortant et grave du Repos.

Et si l'incertitude aux fatigues s'ajoute,
Si, lassé de gravir, tel de mornes troupeaux,
On dépose un instant le fardeau de son doute,
L'âme se sent plus fraîche et le coeur plus dispos.

On reprend le chemin qu'on a quitté la veille
Riche de force neuve et d'espoir anxieux
Car un rayon nouveau de Foi nous ensoleille.

Jeune homme, apporte ici ton coeur tumultueux.
Ce n'est point la retraite où le soldat sommeille,
C'est la halte d'où part l'élan victorieux.



Le Coeur

LE coeur est si profond qu'il n'est point ici-bas
De rêve assez splendide,
Ni de bonheur paisible ou de haîneux combats,
Qui puissent en combler l'insatiable vide.....

Si la douleur, parfois, l'inonde jusqu'au bord,
Si l'amour l'extasie,
Ou si, d'un fol espoir il s'abreuve d'abord,
Bientôt renaît la soif que rien ne rassasie...

Seul, le devoir compris, généreux, empressé,
Le maîtrise et l'apaise.
Le coeur est ainsi fait qu'il faut qu'il soit brisé
Entre les serres du pressoir pour qu'il se taise.....



Sois fort !

LA douleur t'environne ainsi qu'un flot montant
Et son poids lourd s'aheurte à plus d'une victime,
Et tu trembles de voir en un fatal instant
S'écrouler ton courage au fond du noir abîme...

Nous sommes nés d'un siècle où le repos n'attend
Que le lutteur dont l'âme aux durs combats s'anime.
Celui-là seul pourra s'en retourner content
Qui n'aura point fléchi d'un coeur pusillanime.

Dresse-toi, comme un chêne, avec ta dignité !
La nuit allourdira ta marche aventureuse
Mais ton âme est croyante et ta foi généreuse.

Garde ton front levé dans la pure clarté
Et n'abaisse tes yeux et ta main guérisseuse
Que vers celui qui lutte et souffre à ton côté...



A Emile Coderre

PUISQUE les feuilles agonisent
Dans l'or éclatant des beaux soirs,
Pleurons la chute des espoirs
Dont les deuils profonds s'éternisent.

Nos rêves, qu'elles symbolisent,
Comme de riches ostensoirs,
Rayonneront des reposoirs
Où nos deux âmes fraternisent.

Et, par les renouveaux joyeux,
Chez d'autres coeurs et d'autres yeux
Renaîtra la splendeur nouvelle.

Car, les grands rêves de l'amour
Ne s'éteignent pas sans retour,
Puisque leur source est éternelle.



Sympathie

PUISQUE ton coeur est dans mon coeur
Et que tes peines sont mes peines,
Ouvre tes mains à mes mains pleines
Et ta douleur à ma douleur.

Voici mes tristesses passées
Qui revivent à ton appel ;
Le souvenir est immortel
De nos tendresses trépassées.

Les coffrets clos, où j'avais mis
Mes vieilles espérances mortes,
Se sont rouverts comme des portes
Sur des malades endormis.

Et j'ai prié de ta prière,
Et tes pleurs, je les ai pleurés ;
Car, sur tes rêves déchirés,
Se courbe ma douleur première.

Ecoute ma chanson d'adieu
Et redis-la comme une antienne,
Car, je veux que tu fasses tienne
L'hymne de mon espoir en Dieu.



Testament

PUISQU'ELLE va bientôt partir
Pour un mystérieux voyage,
Emporte, comme un souvenir,
Son coeur de vierge en héritage.

Jaloux, tu le renfermeras,
Relique chère et vénérable,
Dans ton âme et la défendras
Comme une tour inviolable.

Et lorsque, pauvre voyageur,
Parmi les foules inconnues
Tu t'en iras, seul et rêveur,
L'âme altérée et les mains nues,

Lorsque le Rêve poursuivi
Par ta jeunesse enthousiaste,
Devant l'épreuve qui sévit,
Trahira ton espoir trop vaste,

Pour qu'un ami consolateur
Panse ton âme endolorie,
Garde sa mémoire chérie
Dans les cahiers d'or de ton coeur !



Les petites peines

POUR les petits coeurs encor tendres,
Les peines qui mouillent les yeux
Ont des sanglots si douloureux
Qu'on s'attendrit à les entendre.

Et rien n'est plus triste, vraiment,
Que les chagrins dont se torturent
Les petites mains encor pures
Et les petits coeurs des enfants.

Ils sont si faibles, si fragiles,
Si peu capables de lutter,
Qu'un rien suffit à culbuter
Leurs enfantins châteaux d'argile.

Et s'ils n'étaient pas défendus
Par leur tendre inexpérience,
Que resterait-il d'espérance
De tous leurs rêves confondus ?...

Bourreaux inconscients que nous sommes,
Oublieux des tourments pâtis,
Nous laissons souffrir les petits
Moins impassibles que les hommes...

A trop grandir on désapprend
L'art divin de la sympathie
Et quand l'âme en est départie
La solitude nous surprend....

Aimons ceux qui souffrent, qui pleurent,
Et dont le coeur est embaumé
Du besoin profond d'être aimé ;
Ce sont les amis qui demeurent....



Si vous me reveniez......

Si vous me reveniez, par ce soir enchanté,
J'aurais tant de tendresse et de joie, il me semble,
Que nous ne pourrions que rire et pleurer ensemble
Tant nous serions grisés d'amour et de gaîté !

J'ouirais votre voix, depuis longtemps absente,
Dont les accents rieurs emplisaient ma maison,
Et ce serait comme une amoureuse chanson
Dont vibrerait notre âme aux gaîtés renaissantes.

Laissez-moi vous bercer doucement dans mes bras.
La lune verse en nous sa caresse amoureuse ;
La Nuit rêve en son alcôve silencieuse
Jusqu'à l'heure où son bel amant l'éveillera.

Car, le jour ingénu n'est pas loin d'apparaître.
Maintenant que les bruits du soir sont apaisés,
Les étoiles se sont donné mille baisers
Et les jeunes espoirs bientôt s'en vont renaître.

J'ai tant parlé de vous, ce soir, qu'il me semblait
Vous entendre et vous voir dans la nuit qui s'achève....
Parlez tout doucement... J'ignore si je rêve,
Mais ne m'éveillez pas maintenant, s'il vous plaît !...



Dont Acte......

A Maître Plamondon, (Aimé, pour les intimes,)
A ce parfait notaire, en l'étude de qui
S'empoussièrent déjà tant d'actes et de rimes,
Nous enjoignons, ce jour, de prendre pour acquit :

Qu'ayant subi les feux sévères de la rampe
Sans encourir l'afflux des arrêts meurtriers,
Il est d'ores requis de ne souffler sa lampe
Qu'après nous avoir bien encor désoppillés.

Que, de plus, il nous doit, en ses libres minutes,
Dévouer les trésors de son hilare esprit,
Fustiger les gogos, les philistins, les brutes,
Et réhabiliter chez nous le goût proscrit !

Or, nous lui faisons bail en science et conscience,
De notre haut estime et concours absolu,
Et déclarons souscrire au fonds de patience
Qui joint au capital l'intérêt dévolu.

Et nous lui promettons, par les présentes, d'être
Le compagnon par qui se doublent les efforts.
En foi de quoi nous déclarons, avec Lemaître :
"L'idéal opiniâtre est la vertu des forts...."

Donné sous notre seing et sceau, qui s'intercalent
Entre un frais havanas et deux verres de vin,
Devant nos deux moitiés causant à l'amicale,
Le trentième de mai de l'an mil neuf cent vingt.....



Grandeur du travail

LE travail ennoblit le coeur et la pensée.
Celui par qui le monde a gravi les sommets
Du bien-être moderne entendra-t-il jamais
La louange adéquate à sa tâche effacée ?....

Comptons-nous quelquefois la somme déboursée
De courage et d'efforts, dont le fruit nous permet
De goûter cette aisance où le travail nous met ?
Contre l'oubli l'exemple est une panacée.

Travailleur inlassable, à qui nous devons tant,
Tu peux te redresser, glorieux et content :
Les sueurs de ton front ont racheté le monde...

Artisan de la foi, du coeur ou de l'esprit,
Ouvrier du creuset, de la terre féconde,
Tu vis dans la fraternité de Jésus-Christ.....



Le feu sous la cendre

ON s'attache au passé. Lorsque j'aurai vieilli
Et que je reviendrai, par les soirs de dimanche,
Vers les champs où mon coeur de terrien tressaillit
Une joie auréolera ma tête blanche.

Fidèle au souvenir des jours laborieux,
Où j'ai peiné conformément au dur précepte,
Je reverrai surgir de terre, sous nos yeux,
La forêt primitive et dont l'ombre intercepte
La lumière joyeuse et douce du matin.
Et notre humble maison, le berceau de ma race,
Telle que je la vis en un rêve lointain,
Me réapparaîtra faraude dans sa grâce.

Mes aïeux partiront à l'aube, ayant au bras
La hache et le fusil, et le rire à la bouche;
Et, tandis que choiront l'orme et le frêne gras,
Soudain déguerpira l'ours agile et farouche.

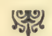
Et, de l'aube au coucher, les sonores échos
Révéleront la tâche ardente et formidable....

Or, à la fin, par un de ces matins pascaux
Je verrai l'un des miens, vieux et méconnaissable,
Se coucher à son tour comme un arbre géant.
L'un de ses fils prendra le sceptre du domaine
Et sous l'avril nouveau, drus et réjouissants,
Les blés comme autrefois jailliront de la plaine.
De génération en génération,
Dieu bénira la paix du laboureur austère
Et la prospérité sera dans sa maison.

Mais, un jour que l'épreuve, aux vivants salutaire,
Dispersera les coeurs et les bras généreux
La maison quittera sa joie accoutumée.
Et la douce maison, dans l'attente de ceux
Qu'elle a chéris, longtemps demeurera fermée.

La vertu du foyer pourtant vivra toujours.
Car, sous la cendre inerte, une ardente étincelle
Ranimera soudain le feu des anciens jours
Et la maison rassemblera ses fils en elle.
Les aïeux revivront dans notre souvenir
Et nous rappellerons leurs vertus à la plèbe.
Car, loin d'abandonner jamais de les bénir,
Je veux que nous gardions à ces faiseurs de glèbe,
Dont l'effort a semé la paix sur nos chemins,
Le culte harmonieux de notre gratitude.
Non contents d'imiter les oeuvres de leurs mains,
Nous les célébrerons devant la multitude....

Je m'en irai content. Puisque j'aurai tracé
Mon sillon dans la plaine où Dieu m'avait placé,
Et puisque le repos du serviteur fidèle
M'attendra dans la Paix solide du cercueil,
Je bénirai la mort, et sur un geste d'elle,
Je saurai l'accueillir d'un fraternel accueil.



Noël aux bergeries

**Sur un tableau
de ma soeur Cécile.**

ON dit qu'à la Noël, au pays des Bois-Francs,
Lorsque nos animaux dans les pailles nouvelles
Se prélassent après le dur labeur des champs,
D'étranges visions flottent sous leurs prunelles.

Tandis que les chevaux accompagnent les gens
Jusqu'à l'église au son des cloches solennelles,
Les agneaux endormis auprès de leurs mamans
Entendent à minuit des voix qui les appellent.

Et, parcequ'autrefois l'un d'eux a visité
Le divin Nouveau-Né dans la petite Etable
Et fut offert des mains d'un berger charitable,

Lorsque la cloche tinte, à la vive clarté
Que la lune projette à travers la fenêtre,
Ils voient soudain l'Enfant Jésus leur apparaître....



Jasette d'une vieille

Devant la crèche de Jésus.

BEN mon doux! que j'sus donc contente !
Quand j'te r'vois c'est comm' si tu s'rais
Mon p'tit fieux et moi ta vieill' tante.
Si j'étions tout seul' j't'embrass'rais !...!

T'es si faraud avec ta blouse
D'inyenne qu'les filles de par chez nous
Si qui t'verraient y s'raient jalouses.
T'as ben payé ça plus qu'trent' sous ?

Ya beau temps que j'étais jeunette
Et que j'm'attifiais comme toi
De cotillons de flanellette,
De fanferluches et d'je n'sais quoi.

Mon doux! mon doux! que le temps passe....
J'en ai tant dit des chapelets
Pour les aut' sans qu' mon coeur se lasse
De t'répéter les mêmes couplets !

J' t'ai tant marmotté dans l'zoreilles
Des "s'il-vous-plaît", t'en souviens-tu ?
Mais non, maint'nant me v'là si vieille,
J'cré ben que tu me r'connais pu....

On n'peut plus dire que j'grisonne,
J'ai perdu ma toque ya longtemps !
Ils ne sav' pas mon âge personne.
J'cré ben que j'arrive à cent ans !

Ça n'oppose pas que j'taime encore
Quoiqu' j'ai l'visage ben ravagé,
Si j'ai pu l'front couleur d'aurore,
Sois sûr qu'mon coeur n'a pas changé......

Ah! si mon vieux yétait en vie
Y t' dirait comm' je l'ai choyé !
Maint'nant qu'ya pu sa vieille Sophie,
Dis donc quis' qu'ya pour l'égayer ?

Quis' qui yi fait son ordinaire ?
Et quis' qui yi tricott' ses bas ?
Si fallait qu'yen aie pu qu'une paire !
Puis, si fallait qu'yen aye pas !......

Dis, tu vas m'emner l'voir ben vite,
Hein! p'tit Jésus ?... J'ai tant d'ennui !
D'pu la dernièr' goutt' d'eau bénite
Que j'yé jetée, j'pleur' jour et nuit....

Pour me désennuyer, à c't'heure
J'ai pu qu'mon rouette à la maison.
J'ai désappris à fair' du beurre
Et des bougrines, comm' de raison !.....

Mais je t'apporte tout de même
Des mitons de laine que j'yai filés.
Dis zi qu' chu vieille et que je l'aime
Et qu' j'ai ben hât' de m'en aller.

Et pi, si qui yi manqu' d'aut' chose,
Tu yi voiras ben, toi qu'a d'tout ?
La prochain' fois, si rien n' s'oppose,
J't'apporterai d'quoi d'beau pour toé-tou..... !



Jasante-ballade

NOUS sommes les doux ciseleurs
De guirlandes et d'étincelles
Qui parsemons chansons et fleurs
Sur les sentes universelles.
Nous berçons toutes les douleurs,
Nous égayons toutes les fêtes;
Car nous sommes vos bateleurs,
O Notre-Dame des Poètes !

Que, sur les chemins parcourus,
Nous avons rencontré de peines !
Tant d'amour sombré dans les haines
Et tant de rêves disparus !.....
Mais au fort d'intimes tempêtes
Plus d'un coeur s'est vu secouru
Qui dans votre amour avait cru,
O Notre-Dame des Poètes !

Depuis Rustebeuf et Boistel
Combien de bardes, sur la harpe,
Ont mendié, l'âme en écharpe,
Un peu de paix à votre autel ?...
Nos jasantes sont maigrelettes
En face du Père Eternel :
Mais votre coeur est maternel,
O Notre-Dame des Poètes !

ENVOI :

Obtenez-nous, puisque vous êtes
Notre patronne auprès de Dieu,
Un coin dans le Paradis bleu,
O Notre-Dame des Poètes !.....



INDEX

I.—SUR LA ROUTE ENCHANTEE

2.—A LA GLOIRE DU SOL

3.—LE BONHEUR CHEZ SOI

4.—SOUS-BOIS ET MARINES

5.—ELEVATIONS ET RECUEILLEMENTS



Achevé d'imprimer
le quatorze décembre
mil neuf cent vingt-deux
par la maison
d'Imprimerie et d'Edition
Ernest Tremblay,
146 Rue du Pont, à Québec.



4

